[!] COMMUNICATION, LETTRES ET SCIENCES DU LANGAGE

Le carré rouge de la feutrine au papier. Les incidences du paratexte dans les récits sur la grève étudiante du printemps 2012

Gabrielle Lapierre

Université de Sherbrooke

Résumé

Les évènements du printemps québécois 2012 ont entraîné plusieurs publications de différentes natures : collectifs multidisciplinaires, témoignages, romans, nouvelles, ouvrages documentaires. Dans le présent article, nous nous concentrons sur un échantillon de cinq ouvrages (tous à caractère fictionnel) et sur leur paratexte en particulier. Nous cherchons à voir comment le paratexte agit à titre de médiateur entre la réalité et la fiction dans la perspective d'une littérature d'engagement.

Mots clés : littérature québécoise contemporaine, paratexte, grève étudiante, printemps 2012, engagement littéraire.

« L'engagement est ainsi pour la littérature un horizon à la fois nécessaire et impossible à atteindre : une question à poser plus qu'une réponse à apporter »

Benoît Denis, *Littérature et engagement*, p. 296.

L'engagement littéraire coïncide généralement avec des évènements politiques importants; au Québec, pensons aux poètes engagés des années 1960 et à la Révolution tranquille. Or, à la suite du second référendum sur la souveraineté-association en 1995, certains constatent un essoufflement de cette tendance à l'engagement littéraire : « en abandonnant le "nous" au profit du "je", les écrivains québécois ont renoncé à étaler en public leurs problèmes collectifs pour recentrer leur attention sur les problèmes personnels » (Hamel, 1997, p. 31-32). Toutefois, Ève Lamoureux explique, dans son ouvrage *Art et politique* (2009), que l'engagement artistique ne se réduit pas à des moments passés :

> C'est comme si, en parallèle avec l'évolution concrète des pratiques artisticopolitiques, s'était développée une représentation sociale de l'art engagé qui n'avait retenu que les expériences les plus radicales […]. Cette attitude empêche de comprendre la pluralité des expériences passées et, à partir du milieu des années 1970, de saisir les formes nouvelles qui émergent progressivement avec l'apparition de nouveaux problèmes sociaux et de transformations dans les lieux, les moyens et les buts de l'art contestataire. (Lamoureux, 2009, p.76.)

© 2015 Communication, lettres et sciences du langage

Autrement dit, une conception figée de l'art engagé fait obstacle à la compréhension du phénomène contestataire en art qui est en réalité pluriel, multiforme et évolutif. Tout récemment, la grève étudiante du printemps 2012 semble avoir remis au goût du jour ces questionnements sur la notion d'engagement artistique. Puisque le mouvement a largement misé sur l'expression artistique, la production littéraire qui s'en est inspirée est aussi considérable. Dès septembre 2012 — soit quelques mois après les évènements —, « la rentrée littéraire [met] le rouge aux rayons des librairies » (David, 2013, p. 59). D'ailleurs, dès le premier regard sur les livres du printemps érable, force est de constater l'esthétique commune de leurs couvertures : carré rouge, foule manifestante, etc.

À partir de cette constatation, nous interrogerons un corpus de cinq œuvres, plus précisément des récits à caractère fictionnel — nous écartons la production purement documentaire, puisqu'elle ne partage pas les mêmes motivations ni les mêmes visées que le texte littéraire : *Je me souviendrai. 2012 mouvement social au Québec*, un collectif hétéroclite mélangeant textes, images, photos, dessins, bandes dessinées, scénarios, etc.; *Printemps spécial*, un recueil de nouvelles écrites par divers auteurs ayant publié auparavant chez Héliotrope; *Année rouge. Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012*, un essai lyrique de Nicolas Langelier; *Terre des cons*, un roman de Patrick Nicol; et *Printemps québécois. Une anthologie*[50], sous la direction de Maude Bonenfant, Anthony Glinoer et Marie-Emmanuelle Lapointe. Ces livres, publiés entre août 2012 et mars 2013, ont été peu analysés jusqu'à maintenant, et aucune étude ne s'est intéressée à leur paratexte[51] en particulier. Ainsi, nous espérons avancer des pistes de réflexion originales.

Plus particulièrement, nous souhaitons étudier le rôle qu'est amené à jouer le paratexte des récits mettant en scène un contexte sociopolitique réel. Comment l'appareil paratextuel joue-t-il un rôle de médiateur entre la réalité et la fiction? En d'autres termes, comment le paratexte rejoue-t-il la grève étudiante (réelle) et conditionne-t-il notre lecture d'un récit (fictif)? D'ailleurs, jusqu'à quel point ces références sont-elles présentes dans chaque œuvre? Agissent-elles toujours de la même façon, ou peut-on discerner des différences significatives selon les ouvrages? Afin de répondre à ces questions, nous nous pencherons à tour de rôle sur les cinq œuvres de notre corpus : d'une part, sur l'aspect extérieur (page de couverture, quatrième de couverture, forme, couleur, etc.) et, d'autre part, sur les éléments paratextuels qui accompagnent le texte à l'intérieur même du livre (préface, postface, notes explicatives, images, photos, etc.). Par la suite, nous dégagerons non seulement les tendances majeures du corpus, mais également les différences qui peuvent se révéler tout aussi significatives.

[50] Bien qu'il s'agisse d'une publication à vocation documentaire (l'objectif énoncé par les auteurs étant de constituer une archive des évènements du printemps 2012), les compilateurs y présentent des récits fictionnels.

[51] La notion de paratexte a été définie par Gérard Genette dans *Seuils* (1987) comme *ce qui entoure* le texte, englobant à la fois l'épitexte (l'univers social entourant le livre) et le péritexte (la matérialité de l'objet-livre). Or, à des fins pratiques, nous utiliserons dans la suite du texte le terme « paratexte » pour désigner ce que Genette limiterait à la notion de péritexte.

1. *Je me souviendrai. 2012 mouvement social au Québec* (La boîte à bulle, 2012), collectif

1.1 L'aspect extérieur

D'abord, *Je me souviendrai. 2012 mouvement social au Québec*[52] est un collectif paru en août 2012 qui reprend des textes, des bandes dessinées, des photos, des dessins, des poèmes et même un scénario ayant circulé, le plus souvent à travers les médias sociaux, pendant la grève étudiante. Quant à La boîte à bulles, la maison d'édition, elle se spécialise en bande dessinée et publie surtout des ouvrages à caractère engagé. Donc, ce livre s'inscrit parfaitement dans leur ligne éditoriale. Les éléments textuels présentés en page couverture (voir annexe 1.1) sont plutôt traditionnels : le nom de l'auteur (dans ce cas-ci un collectif), le titre, le sous-titre, la maison d'édition et la collection. De toutes ces informations, c'est le titre qui est mis en évidence par la dimension des caractères. Ce titre est d'autant plus intéressant qu'il fait référence à la devise du Québec : « Je me souviens ». Le futur indique le désir d'inscrire ces évènements dans la mémoire collective. Le sous-titre, de son côté, vient préciser l'évènement que l'on souhaite ne pas oublier avec l'année (2012), l'endroit (Québec) et une brève description (mouvement social). La référence au Québec est marquée par un grand drapeau québécois au centre de l'illustration. Or, ce drapeau est modifié par un carré rouge, symbole du mouvement étudiant. D'ailleurs, notons le choix d'un dessin en page couverture, plutôt qu'une photo ou simplement d'éléments textuels. En fait, l'esthétique de la bande dessinée correspond à la production habituelle de la maison d'édition. De plus, les couleurs semblent particulièrement importantes et confirment la remarque d'Anne-Marie David comme quoi le rouge envahit les rayons des librairies (David, 2013, p. 59). En effet, le rouge, le noir et le blanc sont les trois couleurs qui reviennent le plus dans le corpus étudié ici. Le choix de ces couleurs n'est pas laissé au hasard : le rouge est un rappel du carré rouge et, toujours en contraste avec le noir et le blanc, il est d'autant plus frappant. L'illustration représente une foule de manifestants et évoque les évènements annoncés dans le titre et le sous-titre. L'image de la manifestation permet aussi de souligner autant le côté collectif du mouvement réel que celui des collaborateurs du livre. En ce sens, le mot « collectif » comme nom d'auteur en page couverture est appuyé par le dessin.

À ce propos, la quatrième de couverture (voir annexe 1.2) dévoile qui se cache derrière ce collectif : « journalistes, chroniqueurs, photographes, auteurs de BD, illustrateurs, Français et Québécois » (*JMS,* quatrième de couverture). La diversité des professions et des nationalités des auteurs est mise de l'avant. Ils « joignent leur voix dans ce collectif pour affirmer haut et fort : *Je me souviendrai* » (*JMS,* quatrième de couverture). En reprenant et en expliquant le titre de l'ouvrage, de surcroît mis en évidence par l'italique, le texte de quatrième de couverture témoigne de l'objectif des auteurs : contribuer au devoir de mémoire des évènements du printemps 2012. De plus, si l'on n'avait pas compris avec la page couverture (le titre, le sous-titre et l'illustration) que ce devoir de mémoire était en lien avec la grève étudiante de 2012, le texte en quatrième de couverture réaffirme le contexte de son propos : « 2012. Porté par un mouvement étudiant sans précédent au Canada […] » (*JMS,* quatrième de couverture). Plus encore, on insiste sur l'aspect historique du mouvement puisqu'on pose ces évènements comme ayant marqué l'Histoire. Pour ce faire, on leur attribue une filiation avec d'autres évènements emblématiques de la contestation au Québec, comme celui d'Octobre 1970. Du côté graphique, on rejoue avec les

[52] Toutes les références se rapportant à cet ouvrage seront désormais désignées par le sigle *JMS*.

mêmes couleurs, mais, cette fois, la seule illustration consiste en un carré rouge, rappelant celui de la page couverture et participant à l'affirmation du parti-pris de l'ouvrage.

1.2 L'aspect intérieur

Le livre organise les différentes productions artistiques selon leur ordre chronologique, montrant ainsi une évolution des motifs de revendication et des moyens pour se faire entendre. Le préambule, signé par Soulman, annonce, d'entrée de jeu, les motivations de cette publication avec la formule interrogative : « Alors pourquoi ce collectif? » (*JMS,* p. 7). L'avant-propos permet à l'auteur de justifier la démarche des membres du collectif : « les textes réunis ici méritent plus que le temps d'une simple pause café avant une réunion, ces photos, ces illustrations méritent plus d'attention que quelques clics dans un bus » (*JMS,* p. 7). Soulman insiste d'abord sur la « préservation » (*JMS,* p. 7) de ces productions. Puis, en s'attardant spécifiquement aux évènements, le propos est contextualisé, tout en spécifiant le souvenir que l'auteur souhaite en garder : « quand je repenserai à cette année 2012, je ne me rappellerai non pas la moindre "violence", ni la moindre "intimidation", mais, au contraire, cette multitude de gestes de solidarité » (*JMS,* p. 7). Non seulement l'auteur ridiculise des propos ayant beaucoup circulé dans le clan opposé au sien, mais il appuie aussi sur le caractère collectif de l'évènement, justifiant la présentation du recueil sous cette forme.

Afin de structurer l'ouvrage, chaque partie s'ouvre sur la page de gauche (voir annexe 1.3), entièrement rouge, sur laquelle sont inscrits les mois dont il est question avec un sous-titre. La page de droite (voir annexe 1.4), quant à elle, présente une chronologie précise (par dates) des différents évènements. Les dates sont présentées en rouge et le texte explicatif en noir, le tout sur fond blanc; toujours la même triade de couleurs. En somme, ces éléments viennent souligner l'importance du contexte de ces productions culturelles. Pour ce qui est des illustrations, des dessins et des bandes dessinées, ils ne semblent pas avoir la fonction *d'accompagner* le texte, mais ont le même statut que celui-ci : on regroupe des productions culturelles sans distinction de forme. Notons toutefois (tant dans l'aspect graphique que dans la typographie) l'utilisation des mêmes trois couleurs qu'en page couverture. De cette manière, l'ouvrage a une relative homogénéité visuelle, malgré les différences de styles entre les illustrateurs.

2. *Printemps spécial* (Héliotrope, 2012), collectif

2.1 L'aspect extérieur

On remarque tout de suite la forme carrée de *Printemps spécial*[53] qui remplace le traditionnel rectangle. Loin d'être anodin, on reconnaît ici un autre rappel du carré rouge. Comparativement à *Je me souviendrai,* l'ouvrage présente moins d'indications textuelles en couverture (voir annexe 2.1), soit seulement le titre et la maison d'édition. Le choix d'indiquer la maison d'édition (plutôt que la mention « collectif », par exemple) est significatif dans le cas présent étant donné que la maison d'édition est à l'origine du projet. En effet, il s'agit de nouvelles sur la grève étudiante écrites par des auteurs ayant déjà publié chez Héliotrope, vraisemblablement une commande des éditrices. Le titre, quant à lui, s'inscrit dans la panoplie d'expressions qui ont été employées pour désigner la crise étudiante : printemps québécois, printemps érable, printemps des carrés rouges, etc. Pour ce qui est de l'illustration, on retrouve, tout comme dans *Je me*

[53] Toutes les références se rapportant à cet ouvrage seront désormais désignées par le sigle *PS.*

souviendrai, le rouge, le noir et le blanc. La photographie en noir et blanc permet de mettre en valeur certains éléments avec l'utilisation du rouge. Si la photographie remplace le dessin du précédent ouvrage, l'image choisie pour la couverture des deux livres est celle d'une manifestation, soulignant, dans les deux cas, la création collective que constitue le livre. Quant à l'illustration, en observant attentivement sa composition, on remarque l'ajout d'un triangle (ou d'un demi-carré) rouge à droite. Or, à l'intérieur de cette forme rouge se trouvent les policiers, alors que les manifestants sont de l'autre côté. Cette structure de l'image montre la rupture entre les deux groupes à l'intérieur de la manifestation. La photographie présente aussi en son centre un manifestant avec le célèbre masque qui est, à l'origine, celui de Guy Fawkes, personnage de la bande dessinée *V for Vendetta,* d'Alan Moore et de David Lloyd, mais que l'on connaît davantage aujourd'hui comme celui d'Anonymous, un groupe « d'hacktivistes » internationaux. Comme ces derniers s'étaient déjà prononcés contre le projet de loi 78, la présence des masques d'Anonymous dans les manifestations est rapidement devenue routinière[54]. La photographie, en mettant ainsi de l'avant ce masque, fait non seulement référence à ces évènements, mais du même coup souligne le caractère anonyme du manifestant. Ce faisant, il représente à la fois tous les manifestants et aucun en particulier.

La même image est reprise en quatrième de couverture (voir annexe 2.2), mais inversée. Comme si les deux manifestants se regardaient — d'une couverture à l'autre — ce qui donne une impression de continuité, voire de communauté. Par contre, les deux triangles ne se rejoignent pas pour créer un carré une fois le livre ouvert, puisqu'ils sont tous deux placés à la droite de l'image. De cette manière, comme le triangle est toujours sur la droite, cette fois ce sont les manifestants qui sont dans cette zone colorée. Ainsi, on peut conclure que le rouge de la couverture n'est pas péjoratif. Même que le fait que les deux groupes (policiers et manifestants) subissent le même traitement laisse supposer qu'une inversion des rôles est possible. Du moins, l'écart entre eux est moins important que si le triangle avait contribué à accentuer leur opposition. Pour ce qui est du manifestant au centre de la photo, il est masqué par un encadré rouge dans lequel se retrouve le titre, les noms des auteurs, l'indication générique « fiction », une courte présentation et les remerciements au photographe, Toma Iczxovits. Les éditrices indiquent les motifs de la publication dans cette présentation, soit « douze fictions inspirées par les évènements exceptionnels qui eurent lieu durant ce printemps 2012 » (*PS,* quatrième de couverture). Elles spécifient aussi ce que les textes ne cherchent pas à faire : « leurs textes ici ne visent pas l'analyse, ils ne cherchent pas à convaincre non plus » (*PS,* quatrième de couverture). Comme pour l'ouvrage précédent, on met les textes dans leur contexte en faisant une référence explicite au réel. En fait, ces textes sont l'expression d'un moment historique, ce qui évoque forcément le devoir de mémoire des auteurs de figer par l'écriture ces évènements.

2.2 L'aspect intérieur

En ce qui a trait aux indications paratextuelles à l'intérieur de l'ouvrage, on n'insiste pas sur la chronologie comme c'était le cas dans *Je me souviendrai.* Une brève notice des éditrices reprend le texte en quatrième de couverture, c'est-à-dire le projet des « douze fictions » (*PS,* p. 4) par des « romanciers qui publient chez Héliotrope » (*PS,* p. 4) et les remerciements au photographe. À cet effet, il y a une photographie sur la couverture, mais chaque texte s'ouvre aussi avec une illustration sur la page de gauche (voir annexe 2.3) et le titre de la nouvelle accompagné du nom

[54] Le port du masque est d'ailleurs devenu un sujet de controverse.

de l'auteur sur la droite (voir annexe 2.4). Toutes les photographies présentent plus ou moins la même esthétique : image en noir et blanc sur laquelle on met en valeur quelques éléments rouges ou des photographies avec un filtre rouge. La typographie des titres reprend aussi le rouge, alors que le nom de l'auteur est noir. En bref, toujours les trois mêmes couleurs se partagent les éléments visuels du livre.

3. *Année rouge. Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012* (Atelier 10, 2012), Nicolas Langelier

3.1 L'aspect extérieur

Année rouge[55] reprend la forme du carré, mais sa filiation avec les évènements du printemps 2012 est moins mise de l'avant par le graphisme. En effet, la page couverture (voir annexe 3.1) est beaucoup plus sobre. Ce faisant, la prise de position de l'auteur ne se présente pas avec autant de force dès le paratexte, comme pour les ouvrages précédents. On retrouve comme indications textuelles : le titre, le sous-titre, le nom de l'auteur, le logo de la maison d'édition (Atelier 10), la collection (« par l'équipe de la revue Nouveau Projet ») et le numéro du livre dans la collection. Le sous-titre est on ne peut plus clair par rapport au projet de l'auteur : « Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012 ». Encore une fois, il y a une indication claire quant au contexte réel de référence par l'année (2012) et l'endroit (Québec). Cette fois, contrairement au sous-titre de *Je me souviendrai*, qui qualifie l'évènement de « mouvement social », il est question de « contestation sociale ». En plus, une indication générique : il s'agit de notes, mais en vue d'un récit *personnel* des évènements, illustrant le caractère subjectif — et non documentaire — du récit. Ces trois éléments (soit le titre, le sous-titre et le nom de l'auteur) sont aussi écrits en rouge; toujours selon l'esthétique présente dans les deux autres œuvres, le rouge contraste avec le noir et le gris et permet de mettre en valeur certaines informations.

En quatrième de couverture (voir annexe 3.2), le rouge vient encore mettre en évidence certains éléments. On retrouve en quatrième de couverture : le titre, le sous-titre, une présentation du contenu, une phrase sur l'auteur, une description de la collection, le logo de la maison d'édition, et les partenaires. Si le sous-titre en dit déjà beaucoup sur le projet de l'auteur, la présentation du contenu en quatrième de couverture vient le préciser. D'abord, les formules interrogatives du premier paragraphe posent des questions sur l'engagement et l'articulation de l'individuel dans le collectif. Par la suite, on fait référence à des évènements réels pour contextualiser avec précision le propos : « De la grève étudiante et les grandes manifestations du printemps à l'élection du Parti québécois, en passant par les scandales de corruption et l'attentat contre Pauline Marois » (*AR,* quatrième de couverture). Ensuite, on désigne l'ouvrage comme un essai lyrique, que l'on décrit comme un mélange de « journalisme et [de] littérature, [d']observations sociologiques et [de] vie personnelle » (*AR,* quatrième de couverture). Bref, on met de l'avant l'expression d'une subjectivité particulière par rapport à ces évènements.

[55] Toutes les références se rapportant à cet ouvrage seront désormais désignées par le sigle *AR*.

3.2 L'aspect intérieur

L'auteur divise son récit en six parties : une pour chaque saison (de l'hiver à l'automne), un prologue et un épilogue. Contrairement aux deux autres œuvres présentées, il n'y a pas de texte d'ouverture ayant pour objectif d'exposer les motivations de la démarche de l'auteur, puisque nous considérons le prologue comme faisant partie du texte plutôt que du paratexte. Chaque partie s'ouvre avec une image sur la page de gauche (voir annexe 3.3) et le début du texte sur la droite (voir annexe 3.4) surplombé du titre de la note en rouge. Les illustrations de Mireille St-Pierre, rouges, représentent un aspect qui sera traité dans les notes (du débat des chefs au numéro de *Clin d'œil* sur lequel apparaît Léo Bureau-Blouin en passant par un buste de Marc Aurèle). En somme, l'esthétique est homogène et joue toujours avec le même code de couleurs.

4. *Terre des cons* (La mèche, 2012), Patrick Nicol

4.1 L'aspect extérieur

Terre des cons[56], roman de Patrick Nicol, présente, en page couverture (voir annexe 4.1), les éléments textuels suivants : le titre, l'auteur et la maison d'édition, soit les trois indications les plus courantes sur les couvertures de romans. Contrairement à *Je me souviendrai* ou à *Printemps spécial*, l'esthétique de la couverture est sobre : elle ne présente pas une surenchère visuelle d'éléments se rapportant à la grève. N'empêche que les trois mêmes couleurs que sur les autres ouvrages apparaissent sur la couverture. Cette fois, l'élément rouge qui contraste avec le reste est un grand carré au centre de la couverture. L'image, celle d'une main tenant un cellulaire, rappelle le fameux *tweet* du chroniqueur Richard Martineau : « Vu sur une terrasse à Outremont : 5 étudiants avec carré rouge, mangeant, buvant de la sangria et parlant au cellulaire. La belle vie! » (Lefebvre, 2012.) La référence est plus claire après la lecture du roman dans lequel un personnage s'appelle « le Chroniqueur » et dont les propos rappellent étrangement ceux de Martineau pendant la grève.

La quatrième de couverture (voir annexe 4.2) présente également une esthétique très simple : pas d'images, de symboles ni aucun autre élément graphique, mis à part le logo de la maison d'édition. Toute l'attention est dirigée vers la présentation du contenu de l'œuvre. Le premier paragraphe résume l'intrigue, tout en commençant par la mise en contexte (juin 2013) :

Un professeur vieillissant ne dort plus. Ses jeunes voisins l'énervent et un fait d'actualité l'obsède : Alex, un activiste qu'il a connu lors du printemps érable, s'est enchaîné à un bâtiment public. L'insomnie, l'alcool et le remords le forcent à revenir sur les évènements et à partir à la rencontre d'une jeunesse perdue, qui est aussi la sienne. (*TDC*, quatrième de couverture.)

L'indication temporelle ne nous place pas au cœur des évènements comme c'est le cas dans les autres récits : on est en 2013, soit un an après la grève. De cette manière, le récit des évènements se fait avec une certaine distance réflexive : nous ne sommes plus seulement dans l'action partisane. De plus, on ne présente pas les motivations politiques du récit, mais sa diégèse. L'univers fictionnel est beaucoup plus manifeste que dans les autres livres, bien que les allusions au « printemps érable » soient explicites. Le deuxième paragraphe met en contexte le livre lui-même, accentuant sa filiation avec le printemps québécois, en désignant le livre comme le

[56] Toutes les références se rapportant à cet ouvrage seront désormais désignées par le sigle *TDC*.

« premier roman québécois inspiré de la grève étudiante de 2012 » (*TDC*, quatrième de couverture).

4.2 L'aspect intérieur

Les éléments paratextuels à l'intérieur du roman sont neutres en regard de la thématique abordée dans cet article. En effet, en accord avec l'esthétique traditionnelle du roman, l'intérieur des pages n'affiche ni couleur ni image. Outre la numérotation des chapitres, d'ailleurs sans titre, la liste des autres titres publiés à La Mèche et une courte biographie de Nicol, aucune information textuelle autre que le roman n'est présentée dans le livre.

5. *Le Printemps québécois. Une anthologie* (Écosociété, 2013), Maude Bonenfant, Anthony Glinoer et Martine-Emmanuelle Lapointe

5.1 L'aspect extérieur

L'anthologie *Le Printemps québécois*[57] est de forme carrée et la page couverture (voir annexe 5.1) présente uniquement le titre de l'ouvrage, en blanc, au centre, suivi d'une indication générique (une anthologie), le tout sur fond rouge. Il n'y a ni mention d'auteur ni mention de maison d'édition. Le titre, *Printemps québécois*, rappelle — à la manière de *Printemps spécial* — l'une des appellations du mouvement étudiant de 2012. De ce fait, le titre contextualise d'emblée le propos du livre. En outre, si la couverture est la plus sobre des œuvres présentées jusqu'ici, il n'en reste pas moins qu'il s'agit peut-être de celle, à notre avis, ayant la plus grande force d'évocation : le livre ne représente pas le carré rouge, il *est* un carré rouge.

La quatrième de couverture (voir annexe 5.2) donne davantage d'informations, bien qu'elle conserve une esthétique très simple. Toujours en écriture blanche sur fond rouge, il y a plus d'indications textuelles, comme les noms des directeurs, de l'auteur de la préface et de celui de la postface, une présentation du contenu de l'œuvre et de la maison d'édition. Au plan visuel, il s'agit d'un paratexte minimaliste, mais la présentation de l'ouvrage en quatrième de couverture demeure la plus longue du corpus. D'abord, la mise en contexte fait explicitement référence au réel : « Du déclenchement de la grève étudiante aux élections générales de septembre, en passant par l'adoption de la loi spéciale et les manifestations de casserole […] » (*PQ,* quatrième de couverture). Plus encore, la quatrième de couverture annonce l'importance que prend le contexte à l'intérieur même du livre, puisqu'il « présente une chronologie exhaustive des évènements (jour par jour) de février 2012 jusqu'au Sommet sur l'enseignement supérieur, en février 2013 » (*PQ,* quatrième de couverture). Le but est aussi énoncé clairement, soit « constituer une archive de la grève étudiante » (*PQ,* quatrième de couverture), et ce, à travers l'ensemble des productions culturelles : « Cette histoire que l'Histoire risque d'oublier, nous la racontons par la voix de celles et ceux qui l'ont faite » (*PQ,* quatrième de couverture).

5.2 L'aspect intérieur

Le Printemps québécois est sans doute l'ouvrage du corpus qui met en place le paratexte le plus riche à l'intérieur même du livre. D'entrée de jeu, plusieurs textes se succèdent pour présenter

[57] Toutes les références se rapportant à cet ouvrage seront désormais désignées par le sigle *PQ*.

l'œuvre. D'abord, une longue préface de Georges Leroux, intitulée « De la révolte à l'archive. Une chronique personnelle » rappelle les évènements majeurs et propose certaines observations sociologiques de cette crise étudiante. Par la suite, un avant-propos des trois directeurs de l'ouvrage intitulé « En résistance » présente leur motivation : « C'est pour maintenir vive la mémoire d'un printemps où l'art, l'acte et la pensée ont repris leur droit que nous avons fait le pari de laisser la parole à celles et ceux qui […] s'en sont saisis. » (*PQ,* p. XX) Conséquemment, ils insistent sur le besoin de préserver ces diverses manifestations éphémères. S'y ajoute un désir, à la manière de *Je me souviendrai*, d'accomplir un devoir de mémoire afin que soient « touchés les lecteurs et les lectrices du présent et du futur » (*PQ,* p. XXI). Par la suite, un mot de l'éditrice — « On avance, on avance, on recule pas! » — donne des précisions d'ordre pratique : les remerciements, le choix de l'index, la féminisation des termes, etc. Pour tous ces textes d'introduction, il faut noter les titres en rouge et les nombreuses photographies des évènements qui accompagnent le texte. De plus, l'ouvrage est divisé selon les mois. En fait, à chaque début de section se trouve une page (voir annexe 5.3) entièrement rouge avec le mois indiqué en gros caractères dans le bas de la page. Puis, comme la quatrième de couverture l'annonce, une chronologie exhaustive accompagne le texte, c'est-à-dire que sur plusieurs pages une bande grise présente une description (par dates) des évènements. Contrairement aux autres œuvres du corpus qui offraient des repères temporels, ici, ils sont présents à même le texte tout au long de l'ouvrage.

6. Conclusion

Ce bref tour d'horizon des péritextes des cinq œuvres nous permet de tirer quelques conclusions intéressantes. D'abord, force est de constater qu'une esthétique est commune à tous les ouvrages, ne serait-ce qu'en ce qui a trait aux couleurs. Le noir et le blanc, le plus souvent utilisés comme couleurs de fond, permettent la mise en évidence des différents éléments rouges, quand ce n'est pas tout le péritexte qui est envahi par cette couleur, comme dans *Le Printemps québécois*. Plus encore, les thèmes abordés dans les illustrations se recoupent : manifestation, carré rouge, casseroles, représentants étudiants, etc. L'utilisation des mêmes thèmes et couleurs montre une communauté esthétique dans ces œuvres et, par le fait même, suppose des propos apparentés. Plus précisément, le paratexte, dans le cas présent, est le lieu d'expression de la position de ces auteurs dans le conflit : publier un livre arborant le carré rouge en couverture lance un message très clair.

L'image qui revient systématiquement d'un paratexte à l'autre mérite une attention particulière : le carré rouge. Il est toujours évoqué par des éléments graphiques, à la fois en couverture, en quatrième de couverture, dans les images, ou par la forme même de l'objet-livre. En réalité, le péritexte contribue à la diffusion de ce symbole de la grève étudiante alors que les récits, eux, permettent d'investir ce symbole et de lui donner du sens en se situant par rapport à lui et à ce qu'il représente. Au fond, le péritexte et le texte travaillent de pair. Ce symbole est d'autant plus intéressant qu'il est issu d'un contexte historique précis que chaque paratexte prend bien soin de mettre de l'avant, soit par le résumé en quatrième de couverture, par le titre, par le sous-titre ou même par les représentations graphiques de l'évènement. Plusieurs auteurs insistent sur l'importance de cet épisode, souhaitant, par leur travail d'écriture, arriver à figer ce moment dans la mémoire collective québécoise. Par la fictionnalisation de la réalité, les ouvrages présentés s'approprient des faits pour en faire un récit qui participe à notre mémoire collective. Par ailleurs, le paratexte annonce l'engagement des textes, il permet aux auteurs d'afficher leurs couleurs ou du moins de situer leur propos par rapport à un contexte sociopolitique précis. Le paratexte a

donc un rôle de première importance à jouer : il agit à titre de médiateur entre la réalité et la fiction tout en contribuant au sens de l'œuvre.

Même si les cinq œuvres partagent ces caractéristiques, certaines tendances divergentes se dégagent. Par exemple, les couvertures de *Je me souviendrai*, de *Printemps spécial* et de *Le Printemps québécois* comportent toutes les trois une surenchère d'éléments en référence aux évènements (représentations de la manifestation, titre évocateur, quatrième de couverture précise, etc.). Or, dans les trois cas, il s'agit de collectifs. Plusieurs de ces textes peuvent être qualifiés de militants, puisqu'ils cherchent d'abord à convaincre le lecteur, contrairement à *Année rouge* et à *Terre des cons*, qui présentent des couvertures beaucoup plus sobres, dont la filiation avec l'évènement est moins appuyée et l'engagement plus problématique. Cependant, dans ce cas-ci, il s'agit des seuls textes qui ne sont pas des collectifs et qui présentent un texte plus long. On peut donc supposer que la longueur du récit comporte différentes exigences, faisant en sorte que les deux textes les plus élaborés ont une distance et une dimension réflexive plus grandes qui les éloignent de l'évènement et des positions partisanes.

Corolairement, il est possible de dégager des observations quant à la notion de paratexte en elle-même. En effet, d'un premier coup d'œil, le paratexte permet au lecteur d'identifier le contenu du livre, notamment par l'esthétique commune aux livres abordant les évènements du printemps 2012. De cette manière, la lecture est orientée par ces indications paratextuelles extérieures, mais plus encore quand ces indications se font présentes à même le texte. Pourtant, le paratexte de cette production ne s'arrête pas à ce rôle : il participe activement, conjointement avec le récit, à l'élaboration et à la diffusion d'une mémoire collective. De cette manière, il contribue, tout comme le texte, à perpétrer les symboles de ce printemps québécois et à en actualiser le sens. D'ailleurs, il serait pertinent de faire l'analyse de l'épitexte de ce corpus. Comme l'une des motivations des auteurs est d'inscrire ce printemps dans notre mémoire collective, l'observation de l'épitexte nous permettrait de voir une autre manière dont le paratexte participe à ce projet en continuant la discussion de l'évènement dans l'espace public.

Bibliographie

Corpus à l'étude

Alkhalidey, A., Aubé, B., Aubé T., Bachelard, E., Baillargeon, N., Baloup, C.,…Waridel, L. (2012). *Je me souviendrai : 2012 mouvement social au Québec*. France, Paris : La boîte à bulle.

Anctil, G., Chalifour, N., David, C., Delvaux, M., Duhamel-Noyer, O., Lemay, G.,…Scott, G. (2012). *Printemps spécial*. Montréal, QC : Héliotrope.

Langelier, N. (2012). *Année rouge : Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012*. Montréal, QC : Atelier 10.

Nicol, P. (2012). *Terre des cons*. Montréal, QC : La mèche.

Bonenfant, M., Glinoer, A. et Lapointe, M.-E. (2013). *Le Printemps québécois. Une anthologie*. Montréal, QC : Écosociété.

Corpus secondaire

David, A.-M. (2013). La mémoire, la grève et les corneilles. *Spirale : art • lettres • sciences humaines*, *243*, 59-61.

Denis, B. (2000). *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*. Paris, France : Seuil.

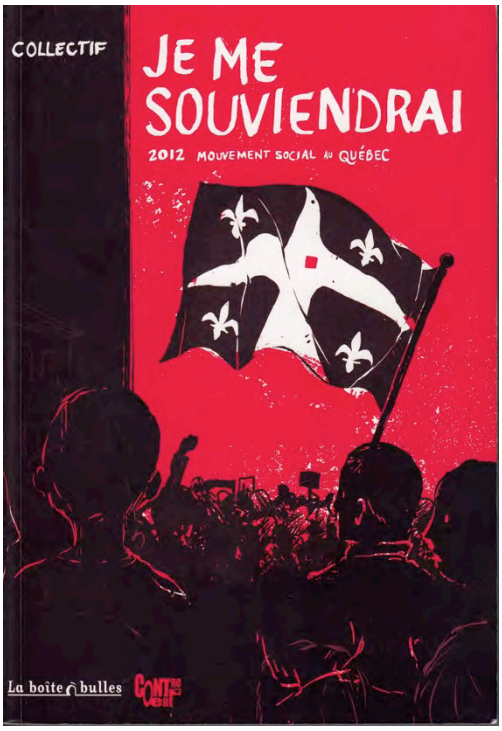
Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris, France : Seuil.

Hamel, R. (dir.). (1997). *Panorama de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal, QC : Guérin.

Lamoureux, È. (2009). *Art et politique. Nouvelles formes d'engagement artistique au Québec*. Montréal, QC : Écosociété.

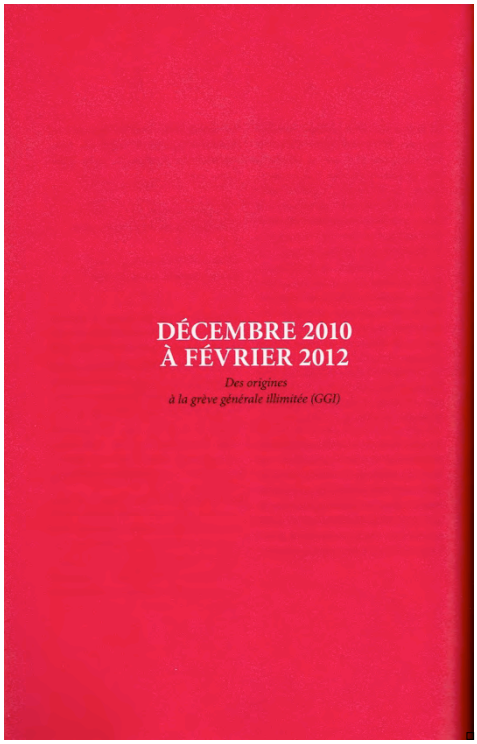
Lefebvre, M. (2012, 23 mars). Richard Martineau se fait faire un pied de nez par les médias sociaux. *Huffington Post Québec*. Repéré à http://quebec.huffingtonpost.ca/2012/03/23/aidons-richard-martineau_n_1375421.html?just_reloaded=1

ANNEXE 1 — *JE ME SOUVIENDRAI,* COLLECTIF



1.1 Page couverture

1.2 Quatrième de couverture



1.3 Page de gauche

6 décembre 2010

L'origine du conflit. Les syndicats et les associations étudiantes quittent la réunion entre Québec et les partenaires en éducation, furieux de la hausse des frais de scolarité prévus pour améliorer le financement des universités en 2012. Des milliers de personnes manifestent devant le Parlement.

17 mars 2011

Le ministre des Finances du Québec, dans son budget provincial, confirme la hausse des frais de scolarité de 325$ par année pendant cinq ans à partir de l'automne 2012. Les étudiants doivent payer leur « juste part », selon le gouvernement. Des centaines de personnes manifestent de nouveau.

10 novembre 2011

À l'appel de la Coalition contre la tarification et la privatisation des services publics, une manifestation de 30 000 personnes a lieu à Montréal. Le premier ministre Jean Charest confirme que la hausse sera maintenue. La Fédération Étudiante Collégiale du Québec (FECQ), la Fédération Étudiante Universitaire du Québec (FEUQ) et l'Association pour une Solidarité Syndicale Étudiante (ASSÉ) se positionnent déjà comme les leaders de la contestation étudiante.

3 décembre 2011

Création de la Coalition Large de l'ASSÉ (CLASSE).

13 février 2012

Début de la grève, le mouvement de débrayage est amorcé. La grève générale illimitée est votée par plusieurs associations et compte à la mi-mars 316 000 étudiants collégiaux et universitaires.

L'École de la Montagne Rouge est créée. Leurs créations graphiques marqueront le mouvement pendant des mois.

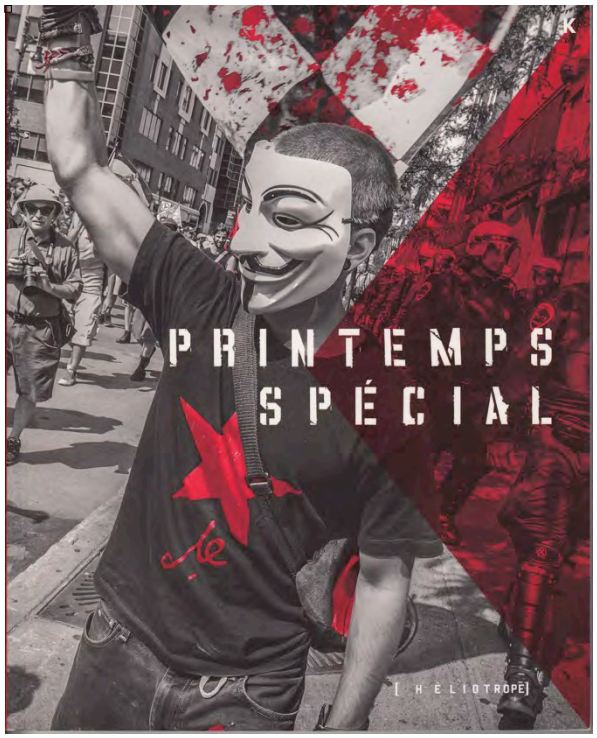
16 février

Line Beauchamp, ministre de l'Éducation du Québec, envoie le mot d'ordre aux administrations collégiales et universitaires de ne pas tenir compte des votes de grève et enjoint les enseignants à franchir les piquets de grève.

11

1.4 Page de droite

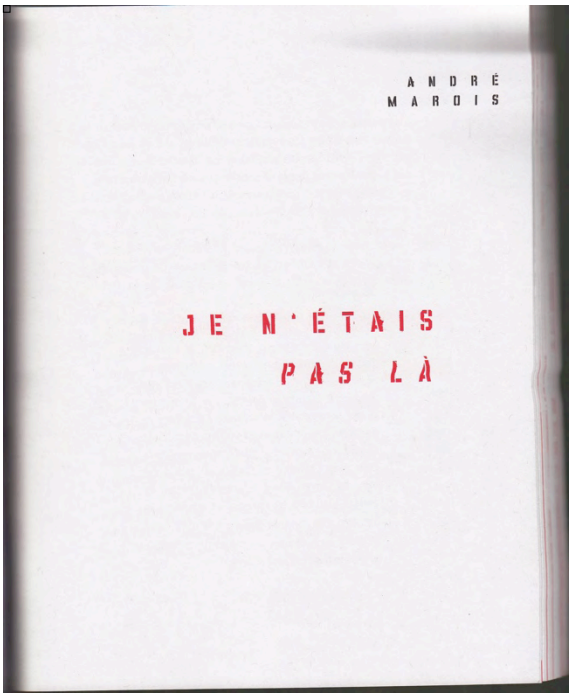
ANNEXE 2 — *PRINTEMPS SPÉCIAL*, COLLECTIF



2.1 Page couverture

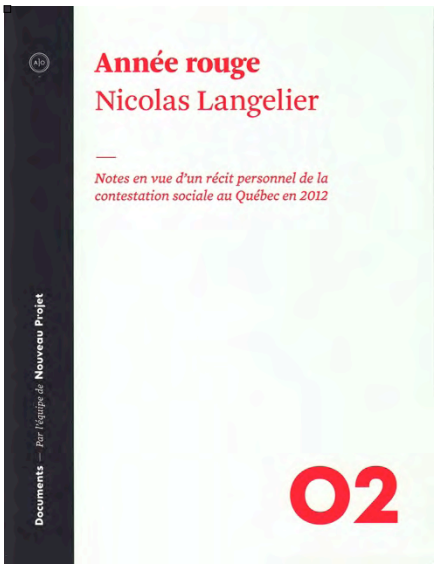
2.2 Quatrième de couverture

2.3 Page de gauche

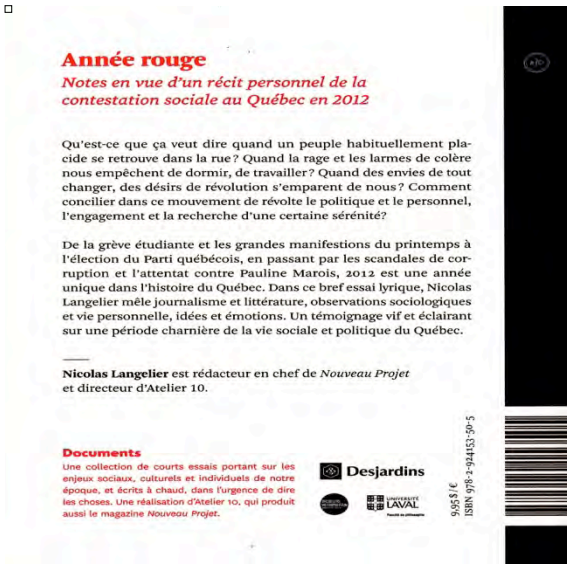


2.4 Page de droite

ANNEXE 3 — *ANNÉE ROUGE. NOTES EN VUE D'UN RÉCIT PERSONNEL DE LA CONTESTATION SOCIALE AU QUÉBEC EN 2012*, NICOLAS LANGELIER



3.1 Page couverture



Année rouge

Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012

Qu'est-ce que ça veut dire quand un peuple habituellement placide se retrouve dans la rue ? Quand la rage et les larmes de colère nous empêchent de dormir, de travailler ? Quand des envies de tout changer, des désirs de révolution s'emparent de nous ? Comment concilier dans ce mouvement de révolte le politique et le personnel, l'engagement et la recherche d'une certaine sérénité ?

De la grève étudiante et les grandes manifestions du printemps à l'élection du Parti québécois, en passant par les scandales de corruption et l'attentat contre Pauline Marois, 2012 est une année unique dans l'histoire du Québec. Dans ce bref essai lyrique, Nicolas Langelier mêle journalisme et littérature, observations sociologiques et vie personnelle, idées et émotions. Un témoignage vif et éclairant sur une période charnière de la vie sociale et politique du Québec.

Nicolas Langelier est rédacteur en chef de *Nouveau Projet* et directeur d'Atelier 10.

Documents

Une collection de courts essais portant sur les enjeux sociaux, culturels et individuels de notre époque, et écrits à chaud, dans l'urgence de dire les choses. Une réalisation d'Atelier 10, qui produit aussi le magazine *Nouveau Projet*.

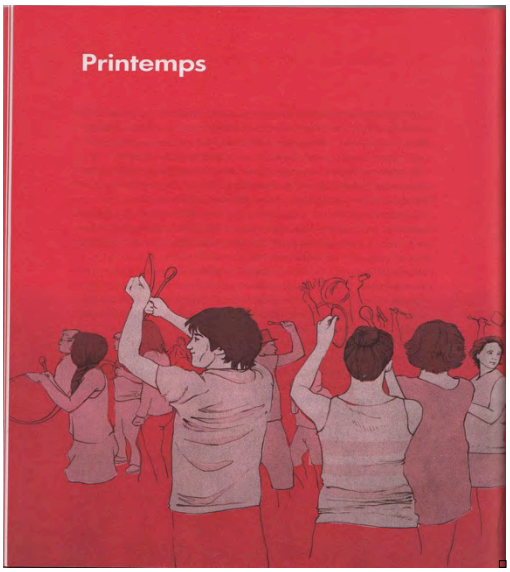
Desjardins

LAVAL

9,95 $ / €

ISBN 978-2-924153-50-5

3.2 Quatrième de couverture



Le printemps fuité

ET LE PRINTEMPS ARRIVE, comme prévu, comme toujours. Sauf que cette année il débarque à la manière d'un été soudain, un long vent chaud venu du cœur du continent où il a déjà asséché les champs et fait éclore les fleurs, brulant la peau des fermiers du Nebraska comme des hipsters de Minneapolis. À Chicago, le 20 mars, il fait plus chaud que n'importe où ailleurs en Amérique du Nord, incluant le Mexique et les Antilles. Comme un album de Beyoncé, le printemps 2012 est fuité avant sa date de lancement prévue : à Montréal, le 23 mars, il fait près de 26 degrés (la moyenne est de 5), un record historique. C'est le printemps le plus chaud jamais enregistré.

Nous en profitons à plein parce qu'il faudrait être fou ou mort pour ne pas profiter d'un temps aussi agréable, mais nous le faisons quand même avec une certaine angoisse, le sentiment instinctif, peut-être même biologique, que tout cela n'est vraiment pas normal. Comment ne pas voir que la planète est profondément déréglée, quand fleurissent les tulipes à une période de l'année où Maurice Richard jouait encore au hockey sur les patinoires extérieures d'Ahuntsic ? Comment ne pas réaliser que tout s'en va chez le diable ? La fin du monde sera une enfilade de journées magnifiques.

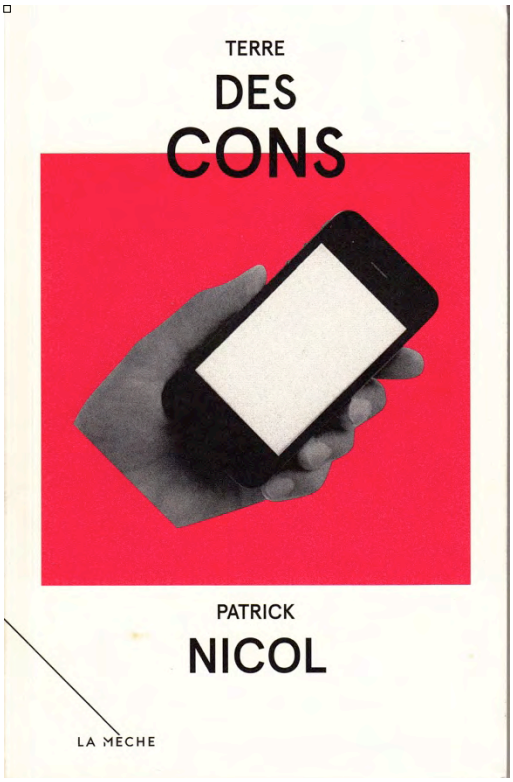
Cela nous rend tous un peu fous. Nous nous couchons trop tard et buvons trop d'alcool. Nous avons des envies de piscine et de fins de semaine dans le Maine. Nous nous promenons en bedaine et les séries éliminatoires de la LNH ne sont même pas commencées. Et les étudiants ? Les étudiants bloquent des ponts et des rues, ils font preuve d'une admirable créativité dans la diversité de leurs actions militantes. Ils prennent la rue d'assaut

PRINTEMPS 19

3.3 Page de gauche

3.4 Page de droite

ANNEXE 4 — *TERRE DES CONS*, PATRICK NICOL



4.1 Page couverture

TERRE DES CONS

Juin 2013. Un professeur vieillissant ne dort plus. Ses jeunes voisins l'énervent et un fait d'actualité l'obsède : Alex, un activiste qu'il a connu lors du printemps érable, s'est enchaîné à un bâtiment public. L'insomnie, l'alcool et le remords le forcent à revenir sur les événements et à partir à la rencontre d'une jeunesse perdue, qui est aussi la sienne.

Écrit dans l'urgence et porté par un souffle puissant et maîtrisé, *Terre des cons* est le premier roman québécois inspiré de la grève étudiante de 2012. Il nous questionne sur nos raisons de vivre, et sur la fin d'un certain humanisme.

17,95 $ / ISBN 978-2-89707-028-1
editionslameche.com

4.2 Quatrième de couverture

ANNEXE 5 — *LE PRINTEMPS QUÉBÉCOIS. UNE ANTHOLOGIE*, MAUDE BONENFANT, ANTHONY GLINOER ET MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

Le Printemps québécois UNE ANTHOLOGIE

Maude **Bonenfant** Anthony **Glinoer** Martine-Emmanuelle **Lapointe**

préface de **Georges Leroux** postface des **Zapartistes**

Du déclenchement de la grève étudiante aux élections générales de septembre, en passant par l'adoption de la loi spéciale et les manifestations de casseroles, que s'est-il passé durant le Printemps québécois ? Que nous reste-t-il de cette grève étudiante et du mouvement social qui ont tant polarisé les débats publics ? Quels événements, quels mots, quelles images ont marqué notre mémoire collective ? *Le Printemps québécois. Une anthologie* propose un retour sur ce moment particulièrement dense et animé de l'histoire contemporaine du Québec.

Le livre présente une chronologie exhaustive des événements (jour par jour de février 2012 jusqu'au Sommet sur l'enseignement supérieur en février 2013) et documente l'ensemble des productions culturelles auxquelles ils ont donné lieu. Textes littéraires de la revue *Fermaille*, manifeste des Profs contre la hausse, affiches de l'École de la Montagne Rouge, interventions d'Anarchopanda : plus de 200 protagonistes du Printemps ont collaboré à ce livre en forme de carré rouge qui ne prétend pas à la neutralité, mais vise à constituer une archive de la grève étudiante.

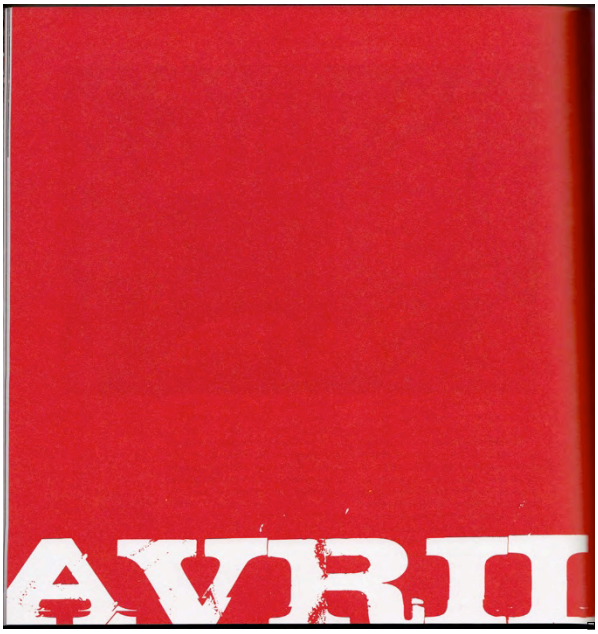
Il s'agit d'un travail documentaire unique qui illustre toute la richesse, la créativité et la diversité du Printemps québécois. Comme l'écrivent les trois auteur.e.s de l'ouvrage, « c'est pour maintenir vive la mémoire d'un printemps où l'art, l'acte et la pensée ont repris leurs droits que nous avons fait le pari de laisser la parole à ceux qui, étudiant.e.s engagé.e.s, professeur.e.s indigné.e.s, citoyen.ne.s solidaires, s'en sont saisie. Cette histoire que l'Histoire risque d'oublier, nous la racontons par la voix de celles et ceux qui l'ont faite ».

Maude Bonenfant est professeure au département de communication sociale et publique de l'UQAM. Anthony Glinoer est professeur au département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke. Martine-Emmanuelle Lapointe est professeure au département des littératures de langue française de l'Université de Montréal.

34 $
29 €

écosociété

5.1 Page couverture



5.2 Quatrième de couverture

Petit guide pro-gréviste à l'usage des enfants

Geneviève Dufour

Publié sur le blogue *Le Crachoir de Flaubert* le 9 mars 2012

Pour Louis-Félix, Marc-Olivier, Laurence, Camille, Madeleine et les autres

Rouge prolétaire. Rouge colère. Rouge combat. Rouge aux joues. Le calendrier, depuis quelque temps, se décline dans un camaïeu de couleurs révolutionnaires. Je sais que ce n'est pas exactement une guerre, ni même un conflit armé, ce que l'on vit actuellement avec la grève étudiante. Or il s'agit bel et bien d'un combat où s'opposent deux visions de l'éducation : l'une axée sur la performance mercantile, l'autre prônant l'accessibilité, l'équité et l'universalité. Les uns se prétendent réalistes, les autres se disent justes et égalitaires. Pendant ce temps, la vie continue (quoique...) et je profite de ce samedi ensoleillé pour accueillir chez moi Petit Padawan.

Assis par terre sur le tapis de l'entrée, il enlève avec peine ses bottes. Il se tourne vers moi. Deux billes immenses me fixent : « C'est quoi la pancarte ? » Je balbutie. Comment lui expliquer ? Comment lui faire comprendre, dans ses mots à lui, Petit Padawan de cinq années, que je m'oppose à la hausse des frais de scolarité ? Je me lance et utilise les termes « école », « dollars », « grève », « égalité ». Il hoche la tête. Je ne suis pas certaine qu'il ait vraiment tout saisi, mais au moins, il en vient vite à la conclusion qu'une sorte de combat se trame. Et le combat pour lui, fan de *Star Wars*, ça veut dire quelque chose. Il ajoute : « Et le rouge ? Pourquoi ta pancarte est rouge ? »

Je vais te raconter une histoire, petite enfance, à laquelle tu n'entendras probablement rien en ce moment, du haut de tes trois pommes. Plus tard, peut-être que cela vous servira, à toi et aux autres. Mais ne t'attends pas à un dénouement. Mes histoires, comme tu le sais, demeurent suspendues, en signe d'espérance. C'est mon histoire. Qu'il n'y ait aucune confusion là-dessus.

D'abord, les nuits précédant une journée de piquetage, le sommeil ne vient pas. Trop d'agitation. Je me sens pareil qu'à la veille d'un combat. Je suis sur les dents. La crainte de la confrontation violente hante mes insomnies. Fébrile, j'appréhende la chamaille, les paroles amères des briseurs de grève, les regards intimidants, les filles en talons hauts qui martèlent qu'aux États-Unis, c'est bien pire qu'ici, les coups d'épaule des grands gaillards dans les corridors, les sacres de certains étudiants irrités de nous voir marcher dans les cafétérias, d'un pas allègre, avec nos pancartes.

Les matins où je dois aller piqueter devant des cours d'administration, de droit, de

MARS

1 À l'UQAM, plusieurs pavillons du complexe des sciences Pierre-Dansereau sont bloqués par des grévistes. La direction de l'université demande l'assistance du SPVM.

5 Le collège de Rosemont suspend ses cours.

7 Formation du groupe Danse ta grève regroupant des étudiant.e.s en danse de l'UQAM qui participeront à de nombreuses marches et manifestations.

8 Naissance du collectif et de la plateforme de diffusion Profs contre la hausse.

9 Selon une étude réalisée par Influence Communication, la grève étudiante est passée à la une de l'actualité québécoise.

10 Quelque 250 cégépien.ne.s (Radio-Canada) manifestent à Drummondville.

12 De 500 à 650 personnes (*La Presse*) bloquent l'accès aux bureaux de la CREPUQ à Montréal. Dans l'affrontement qui s'ensuit, un étudiant, Francis Grenier, est grièvement blessé à l'œil droit par une grenade assourdissante lancée par un agent du SPVM. Une manifestation de soutien se tiendra le soir même.

13 À Matane, des étudiant.e.s bloquent tous les accès au cégep.

5.3 Division en mois

5.4 Chronologie